VII

LA PORTÉE DE LA *SATIRE* 3 DE JUVÉNAL

par Claude RAMBAUX
Professeur émérite à l'Université de Limoges

SOMMAIRE. — *Umbricius s'en prend à tout ce qui l'empêche de passer avant quiconque n'est pas né citoyen romain, et va jusqu'à tenir des propos « racistes » contre les « Grecs ». Mais que l'on ne se méprenne pas. Juvénal est loin d'en faire son porte-parole. Il le traite comme Horace l'a fait avec Catius (Hor.* Sat. *II,4), et comme lui-même allait encore le faire avec Naeuolus (Iuu.* Sat. *9). En accord avec les idées qu'il défend dans ses autres* Satires, *il* ***ridiculise ceux qui s'en tiennent aux vieux préjugés*** *au nom des « droits acquis » sans s'apercevoir qu'ils contredisent souvent les principes qu'ils mettent eux-mêmes en avant, ceux qui refusent la politique d'ouverture qui avait été défendue au Sénat par Claude (Tac.* Ann. XI, 24,4) *et qui fait l'honneur de Rome.*

EPITOME. — *Umbricius blames anything that prevents him from being preferred to anyone who was not born as a Roman citizen, and he goes as far as making " racists " remarks about the " Greeks ". But let us not be mistaken. Juvenal is far from turning him into his spokesman. He treats him just as did Horace with Catius (Hor.* Sat. *II, 4) and just as he would himself do once more with Naeuolus (Iuu.* Sat. *9). In keeping with the ideas he upholds in his other* Satires, *he* ***ridicules those who****, in the name of " vested interests "*, ***stick to old prejudices*** *without realizing that they are often inconsistent with the principles put forward by themselves, those who refuse the openness policy which Claude had held in front of the senators (Tac.* Ann. *XI, 24, 4), and which contributes to Rome's credit.*

La *Satire* III de Juvénal est celle dans laquelle Umbricius s'efforce, avec beaucoup de verve, de prouver que, s'il quitte Rome, c'est que la vie y est devenue impossible pour un client honnête. Il y exprime avec insistance une vive hostilité contre ceux qu'il appelle les Grecs, non seulement les Grecs de Grèce mais aussi les Asiates, les Syriens et les Egyptiens, tous ceux qui sont originaires des territoires conquis par Rome sur l'ancien empire d'Alexandre. Il y déclare : « Quelle race (*gens*) est la mieux vue de nos richards et m'inspire le plus d'éloignement, je me hâte de vous le dire, sans aucun respect humain. Je ne puis, ô Quirites, supporter une Rome grecque » (III, 58-61). Et il se lance dans un réquisitoire où, comme l'a relevé R. MARACHE, « le mot *gens* est répété pour insister sur cette idée que les défauts du Grec lui viennent de sa nation *adulandi gens prudentissima* (86). (Le Grec) ne peut partager l'hospitalité du riche *gentis uitio* (121). Et s'il fait mettre à la porte le vieux client romain, c'est qu'il a distillé dans

une oreille complaisante un peu du venin particulier à sa nature et à son pays : *de naturae patriaeque ueneno* (123) » [1]. « Réaction (...) élémentaire et raciste », ajoute un peu plus loin R. MARACHE [2], qui évidemment ne faisait pas d'Umbricius un adepte des théories élaborées au XX^e^ siècle, mais prenait le terme de racisme au sens large relevé par le Grand Larousse : « attitude d'hostilité systématique envers une catégorie déterminée d'individus ».

On a généralement considéré, non sans gêne, que ce « racisme » était le fait de Juvénal lui-même. Ainsi, par exemple, P. DE LABRIOLLE a écrit à propos d'Umbricius, dans son ouvrage *Les Satires de Juvénal* : « Qu'il soit le porte-parole de Juvénal lui-même, et que celui-ci lui prête les sentiments qui sont les siens, nul n'en saurait douter » [3]. R. MARACHE conclut son article *La revendication sociale chez Martial et Juvénal* en ces termes : « (Juvénal) hait les Orientaux et les Grecs de cette haine anonyme et collective qui ne distingue pas entre les individus, qui se refuse à entrer en contact avec eux et ne veut voir en chaque homme que le porteur anonyme et indifférencié des défauts d'une race » [4]. Un savant aussi éminent que J. BAYET, ne distinguant pas non plus entre l'auteur et son personnage, a trouvé dans la *Satire* III quelques unes des raisons qui l'ont conduit à affirmer dans sa *Littérature latine* que le poète faisait preuve d'un « nationalisme étroit », et que ses idées étaient « pauvres » et manquaient de « dignité » [5]. Le « racisme » de Juvénal devait paraître à ces critiques d'autant plus vraisemblable qu'il pouvait se réclamer d'une longue tradition à Rome [6], et être exacerbé du fait que les « Grecs » tenaient de plus en plus de place parmi les dirigeants du monde romain [7]. Ainsi, par exemple, selon Tite Live, déjà en 191 avant notre ère le consul Manlius Acilius aurait dit à ses hommes à propos des troupes du roi séleucide Antiochus : *Syri et Asiatici Graeci sunt, uilissima genera hominum et seruituti nata* [8]. Au premier siècle avant notre ère, un homme aussi admiratif que Cicéron pour la culture grecque et pour les anciens Grecs, avait mis en garde son frère contre les Grecs de la province d'Asie en lui disant qu'il y en avait très peu, s'il y en avait, qui étaient dignes de l'ancienne Grèce, et, dans son discours sur les provinces consulaires, il avait parlé des Juifs et des Syriens comme de *nationibus natis seruituti* [9]. Sous le principat, ce racisme pouvait être

1. R. MARACHE, *Juvénal, Saturae III, IV, V. Edition, introduction et commentaire*, Paris, 1965, p. 18.
2. R. MARACHE, *Juvénal, Saturae III, IV, V*... (*o. c.* n. 1), p. 52.
3. P. DE LABRIOLLE, *Les Satires de Juvénal. Etude et analyse*, Paris, 1932. Cf., *e. g.*, G. HIGHET, Juvenal the Satirist. A Study, Oxford, 1954, p. 69 ; J. HELLEGOUARC'H, « Les idées politiques et l'appartenance sociale de Juvénal », dans *Studi in Onore di Eduardo Volterra*, II, 1969, p. 234 ; B. BALDWIN, « Three Characters in Juvenal », dans *CW*, 66, 1972, p. 101.
4. R. MARACHE, *La revendication sociale chez Martial et Juvénal*, dans *Rivista di cultura classica e medioevale*, 3, 1961, p. 67.
5. J. BAYET, *Littérature latine*, 9^e^ édition, revue et corrigée, Paris, 1960, p. 566, 568 (commentaire) et 573.
6. Cf. B. ISAAC, *The Invention of Racism in Classical Antiquity*, Princeton et Oxford, 2004, p. 304-318.
7. Cf., *e. g.*, P. DE LABRIOLLE, *Les Satires*... (*o. c.*, n. 3), p. 63-65.
8. Liu. XXXVI,17,4-5.
9. Cic. *Prou. Cons.* 5,10.

renforcé du fait que, comme l'a relevé P. DE LABRIOLLE, « des Grecs, des Orientaux, d'anciens esclaves parfois, qui avaient réussi à obtenir leur affranchissement, faisaient fortune dans les affaires, ou bien se coulant dans le personnel de la Cour impériale — les *Caesariani* —, s'acquéraient peu à peu, par leur souplesse d'intelligence et leur absence de scrupules, une grosse influence. Pour ne parler ni d'Auguste, ni de Tibère, ni de Caligula, on constate qu'à la cour de Claude, les personnages de premier plan étaient tous affranchis, Calliste, Pallas et Narcisse. Sous Néron, un Polyclète, un Helius, un Doryphorus exerçaient librement leurs rapines et leurs cruautés : ils se donnaient, chacun dans sa sphère, comme les dépositaires de la puissance impériale, il n'y avait rien à faire contre eux. Il en fut de même sous les principats suivants. Les affranchis étalaient impunément leur luxe, leurs immenses richesses. Ils arrivaient même à contracter des alliances avec les familles nobles » [10]. Il est vrai, peut-on dire avec P. PETIT, que « le reflux se produisit à partir de Vespasien, s'accentua sous Domitien, Trajan et surtout Hadrien. Les affranchis perdirent successivement les postes de direction (des grands bureaux de Rome) au profit des chevaliers, mais leur nombre ne cessa de croître dans les échelons moyens et inférieurs et, avec les progrès de l'administration, souvent les procurateurs équestres furent au II^e^ siècle doublés par des adjoints (*subprocuratores*) affranchis, également nombreux à la tête des domaines impériaux. Moins voyants désormais, leur activité n'en demeura pas moins essentielle jusqu'au III^e^ siècle » [11].

Faut-il pour autant admettre comme allant de soi que Juvénal partage entièrement l'avis d'Umbricius et ait voulu nous le faire adopter en tous points ? La lecture de ses satires et les observations que l'on trouve dans plusieurs travaux récents nous engagent à nous montrer plus circonspects.

Tout d'abord, faut-il tenir pour négligeable le fait que parmi les *Satires* I à VIII, la troisième soit la seule où le poète ne s'exprime pas directement en son nom ? Est-il assuré qu'il ait fait d'Umbricius son porte-parole ? Dans les vingt premiers vers de la Satire, certes, il approuve la décision de cet homme de quitter Rome ; en outre, il déplore lui-même « les incendies, les continuels écroulements de maisons, les mille périls de cette redoutable Ville », il déplore aussi qu'il ne reste point d' « arbre qui ne paie une redevance au trésor public », et qu'en des emplacements sacrés « le marbre déshonore le tuf natif », toutes plaintes qui sont ensuite reprises par Umbricius. Mais est-ce vraiment pour Juvénal un moyen d'accréditer les autres griefs de cet homme, sans les prendre directement à son compte, notamment les griefs qu'Umbricius lance peu après contre les Grecs ? On peut en douter, et cela pour plusieurs raisons : lui-même ne prend pas du tout la même décision de quitter Rome ; de plus, comme l'a relevé S. H. BRAUND, il donne à entendre par des remarques d'humour incongru et irrévérencieux qu'il ne prend pas son ami entièrement au

10. P. DE LABRIOLLE, *Les Satires*... (*o.c.*, n. 3), p. 64-65.

11. P. PETIT, *Histoire générale de l'Empire romain, I. Le Haut-Empire (27 avant J.-C.-161 après J.-C.)*, Paris, 1978, p. 141.

sérieux, lui qui termine sa liste des dangers de Rome par l'évocation des poètes qui débitent leurs vers en plein mois d'août, et présente les moments où Numa consultait la nymphe Egérie comme des rendez-vous avec une petite amie [12] ; en outre, comme l'a montré J. Sarkissian [13], Juvénal marque en quelque sorte ses distances par rapport à Umbricius en se gardant bien d'admirer naïvement le passé comme celui-ci le fait dans la suite de la satire, et en le laissant partir sans un mot, le soir venu, après avoir entendu toutes ses récriminations, alors qu'au même moment, dans la première *Bucolique*, Tityre offrait l'hospitalité à Mélibée. Dès lors, il n'est pas sûr que dans le préambule de la Satire III Juvénal cherche à nous faire adopter le point de vue d'Umbricius. Ne nous y engagerait-il pas plutôt à ne pas nous laisser abuser au point de croire qu'il approuve tout ce que celui-ci va dire ? N'y chercherait-il pas à nous préparer à faire le tri entre ses récriminations ?

Assurément, il a appelé cet homme son ami, et n'a pas formulé la moindre critique à l'égard de ses propos. Mais, comme l'a relevé R. A. LaFleur, il a presque toujours utilisé les termes *amicus* et *amicitia* ironiquement, donnant à penser que de son temps la véritable amitié a presque entièrement disparu [14]. En outre, quelques années plus tard, dans la *Satire* IX, il a traité quasiment de la même façon l'infâme Naeuolus, et même, non content de le laisser parler sans répondre à ses dernières récriminations, il est allé jusqu'à lui dire, après l'avoir entendu se plaindre avec véhémence de ne pas être assez largement rémunéré pour les services de nature très spéciale qu'il a rendus à son patron : « Elle est juste, Névolus, la cause de ton indignation » [15]. On peut aussi relever, avec B. Fruelund Jensen, que, au début de la *Satire* XII (1-16), il présentera encore comme un « ami » dont il fête le retour par le sacrifice de deux brebis et d'un jeune taureau aux trois divinités capitolines un certain Catulle, un homme qui essaie de faire fortune par le commerce maritime de produits de luxe, alors que peu après, dans la *Satire* XIV (256-302), il dénoncera cette activité comme insensée [16]. Dans la *Satire* IX comme dans la *Satire* XII, ni le terme d'ami ni les marques de sympathie n'impliquent que Juvénal approuve sans réserve tout ce qu'il entend dire et voit faire par son interlocuteur. Dans de tels textes, le lecteur n'est pas invité à adopter purement et simplement le point de vue de l'auteur et de ses amis : il doit réfléchir par lui-même et faire preuve d'esprit critique. Pourquoi Juvénal n'aurait-il été capable d'introduire cette innovation dans son art d'écrire des satires qu'à partir de la neuvième ? Pourquoi n'aurait-il pu se montrer ironique dès la troisième ? Pourquoi n'aurait-il pu dès ce moment, à la manière d'Horace avec Catius dans sa *Satire* II,4, pousser son interlocuteur à

12. S. H. Braund, *Beyond Anger*, Cambridge, 1988, p. 14.

13. J. Sarkissian, « Appreciating Umbricius : the Prologue (1-20) of Juvenal's Third Satire », dans *Classica et Mediaevalia*, 42, 1991, p. 247-258 .

14. R. A. LaFleur, « Umbricius and Juvenal Three », dans *The Classical Bulletin*, 51, 1975, p. 394-399.

15. X, 90-91 : *Iusta doloris, / Naeuole, causa tui* (traduction de P. de Labriolle et F. Villeneuve). Dans la *Satire* II, au contraire, Juvénal s'en était pris assez explicitement et vigoureusement à l'homosexualité passive pour qu'il n'y ait pas de doute sur son opinion personnelle.

16. B. Fruelund Jensen, « Martyred and Beleaguered Virtue : Juvenal's Portrait of Umbricius », dans *C&M*, 37, 1986, p. 193.

révéler l'absurdité de ses conceptions extrémistes, ou du moins le laisser la découvrir, tout en se donnant l'air de l'approuver [17] ?

On peut être tenté d'objecter qu'il n'y a pas lieu d'opposer Umbricius et Juvénal, puisque Umbricius défend la cause des clients, et que Juvénal était lui-même un client, un client qui, comme l'atteste Martial (XII,18), s'est fatigué sur le grand et le petit Célius, et a assiégé la porte des riches [18]. Mais Juvénal n'a pas attendu la *Satire* V pour se montrer critique à l'égard de certains clients de son temps : dans sa première *Satire* il relève que le mari et la femme réclament chacun la sportule de cent quarts d'as, qu'ils le font auprès de plusieurs patrons, et que les resquilleurs ne manquent pas [19] ; on ne voit donc pas en quoi se maintiendrait le lien personnel, réciproque, confiant entre eux et leur patron, ni pourquoi celui-ci ne serait pas porté à considérer de tels clients comme des parasites [20]. Columelle avait déjà fait allusion, avec mépris, au *mercenarius salutator* [21] Ces clients n'arrêtent pas de se plaindre : « que feront ceux qui tirent de là toge, souliers, pain, et jusqu'aux tisons de leur foyer ? » [22]. Pourtant, si le mari et la femme reçoivent d'un seul patron deux fois cent quarts d'as chaque jour, ils gagnent plus de 18000 as par an, soit plus de 4500 sesterces [23], c'est-à-dire plus qu'un prétorien qui, depuis l'augmentation d'un quart opérée par Domitien, gagne 4000 sesterces, c'est-à-dire aussi dix fois plus qu'un fantassin auxiliaire qui n'en gagne que 400 sur lesquels il paie son équipement et pour lesquels il est appelé à risquer sa vie [24], et, comme le mari et la femme sont loin de n'avoir qu'un patron, le revenu dont ils se plaignent est proche de celui d'un centurion, qui gagne 20 000 sesterces ! Mais Umbricius se plaint d'être pauvre, *pauper* [25] ; Martial lui-même, qui était chevalier et possédait donc une fortune d'au moins 400 000 sesterces, s'est beaucoup plaint de sa pauvreté [26] !

Quels sont les services considérables [27] pour lesquels les clients, dont Umbricius se fait en quelque sorte le porte parole, estiment une telle rémunération insuffisante ? La *Satire* I ne le précise guère. Il en ressort seulement qu'ils se rendent tous les matins au domicile de chacun de leurs patrons pour la *salutatio*, qu'ils y reçoivent la sportule, et qu'ils vont ensuite au forum, où

17. Dans sa *Satire* II,4, après avoir écouté les règles de gastronomie énoncées par Catius comme autant d'oracles, Horace conclut en ces termes aux vers 93-95 :...*at mihi cura*
non mediocris inest, fontis ut adire remotos
atque haurire queam uitae praecepta beatae.
R. A. LaFleur, « Umbricius and Juvenal Three », (*o. c.*, n. 14), p. 392-396 et S. H. Braund, *Beyond Anger*, Cambridge, 1988, p. 144-145, ont déjà rapproché la *Satire* IX de Juvénal de la *Satire* II,4 (ainsi que II,3 et 7) d'Horace.

18. Cf. R. Marache, *Juvénal*... (*o. c.* n. 1), p. 14-15.

19. Cf. I, 120-126 (123 : *nota iam callidus arte*) et 97-98.

20. Cf. I, 139 : *parasitus*. Cf. R. Marache, « Juvénal — peintre de la société de son temps », dans *ANRW*, II,33,1 (1989), p. 618 : « Le lien personnel d'homme à homme est rompu ».

21. Colum. *RR*. I, *praef*. 9.

22. I, 119-120 : *quid facient comites quibus hinc toga, calceus hinc est*
et panis fumusque domi ? (trad. de P. de Labriolle et F. Villeneuve).

23. Cf. J. Gérard, *Juvénal et la réalité contemporaine*, Lille, 1976, I, p. 215-216.

24. Cf., *e. g.*, P. Petit, *La paix romaine*, Paris, 1967, p. 101.

25. Cf. III, 127, 145, 152, 161, vers relevés par B. Fruelund Jensen, « Martyred and Beleaguered Virtue... » *(o. c.* n. 16), p. 185.

26. Cf. J. Le Gall, « Rome, ville de fainéants ? » dans *REL*, 49, 1971, p. 269.

27. Cf. III, 22 : *nulla emolumenta* **laborum.**

ils peuvent avoir à faire escorte à l'un de ces patrons. [28]. Dans la *Satire* III, Umbricius ajoute qu'ils peuvent avoir à servir de témoin [29] ou à rendre une visite « de nuit », entendons de bonne heure, en toge, de la part de leur patron [30]. À l'en croire, rendre de tels *officia*, c'est être soumis à un *seruitium*, et il déplore que, quelle qu'en soit la longueur, il ne les garantisse pas contre le risque de se faire chasser (122-125). Il considère comme évident qu'il n'y a pas à demander davantage à un homme de sa qualité : il juge indigne de lui toute activité commerciale ou industrielle, et ne songe même pas aux professions libérales [31]. Il est convaincu d'être un personnage très honorable, et il s'en tient aux conceptions des classes supérieures de Rome [32], exprimées par Cicéron dans le *De officiis*, suivant lesquelles « sont indignes d'un homme libre et vils (...) les gains de tous les salariés dont c'est la peine et non pas l'habileté que l'on paie », est vil aussi le métier des artisans et le petit commerce, ne conviennent qu'à des gens de second ordre médecine, architecture, enseignement de nobles connaissances [33]. Umbricius, en quelque sorte, ne veut pas déroger. Mais il ne tient pas compte de ce que ces conceptions, qui n'étaient pas celles des provinciaux et qui n'étaient pas non plus celles des milieux plus modestes à Rome [34], en venaient peu à peu à paraître abusives et désuètes jusque dans les classes dominantes. Comme l'a montré F. M. De Robertis, une nouvelle mentalité y pénétrait lentement [35]. La principale philosophie de l'époque, en tout cas la plus influente dans les milieux sénatoriaux, le stoïcisme, tenait le travail pour un instrument de progrès humain et social [36]. Caton l'Ancien [37], Cicéron [38], Virgile [39], Sénèque [40], avaient déjà souligné l'utilité du travail manuel et donc tendu quelque peu à le réhabiliter. Juvénal note, dans la *Satire* VII, 3-6, que « des poètes déjà connus, célèbres, essayaient de louer un petit établissement de bains à Gabies ou des fours de boulanger à Rome ; alors que d'autres ne considéraient plus

28. Cf. I, 127-130.
29. Cf. III, 81-82.
30. Cf. III, 126-130.
31. Cf. R. Marache, *Juvénal*... (*o. c.*, n. 1), p. 46.
32. Cf. les références données par F. M. De Robertis, *Lavoro e lavoratori nel mondo romano*, Bari, 1963, p. 23-24, n. 8.
33. Cic. *Off*. I, 150-151 : *Iam de artificiis et quaestibus, qui liberales habendi, qui sordidi sint, haec fere accepimus. Primum improbantur ii quaestus qui in odia hominum incurrunt, ut portitorum, ut feneratorum. Illiberales autem et sordidi quaestus mercennariorum omnium quorum operae, non quorum artes emuntur (...) Opifices omnes in sordida arte uersantur (...) Quibus autem artibus aut prudentia maior inest aut non mediocris utilitas quaeritur, ut medicina, ut architectura, ut doctrina rerum honestarum, eae sunt, iis quorum ordini conueniunt, honestae. Mercatura autem, si tenuis est, sordida putanda est* (trad. M. Testard)..
34. Cf. F. M. De Robertis, *Lavoro*... (*o. c.* n. 32), p. 23-42, suivi par P. Petit , *La paix romaine*, Paris, 1967, p. 298, et *Histoire générale de l'Empire romain*, I, *L Haut-Empire (27 avant J.-C.-161 après J.-C.)*, Paris, 1974, p. 230.
35. F. M. De Robertis, *Lavoro*... (*o .c.* n. 32), p. 40.
36. Cf. F. M. De Robertis, *Lavoro*... (*o. c.* n. 32), p. 94, n. 142, renvoyant à Sen., *Epist*. 65,3ss et 7,5 ; n. 143 renvoyant à Sen. *Epist*. 50,5-6.
37. Cf. Plut., *Cato maior*, 21, auquel renvoie F. M. De Robertis, *Lavoro*... (*o. c.*, n. 32), p. 40, n. 70.
38. Cic. *Off*. II, 3, 12-13 ; Dnd, II, 150, textes auxquels renvoie F. M. De Robertis, *Lavoro*... (*o.c.* n. 32), p. 94, n. 143.
39. Verg. *Georg*. I, 145-146 : *...labor omnia uicit*
improbus, et duris urgens in rebus egestas.
40. Sen. *Epist*. 50,5-6 (mais, cf. aussi *Epist*. 88,20-21), textes auxquels renvoie F. M. De Robertis, *Lavoro*... (*o. c.* n. 32), p. 94, n. 143.

comme une honte ni comme un déshonneur de se faire crieurs publics » [41]. On peut donc se demander si Juvénal, en dévoilant l'écart entre l'énormité des prétentions des clients et la médiocrité des services qu'ils étaient disposés à rendre, et en dévoilant cet écart par la bouche même de l'un d'entre eux, n'a pas cherché à discréditer leur point de vue plutôt qu'à le soutenir, n'a pas cherché à encourager la progression de la nouvelle mentalité.

On objectera qu'il ne donnerait pas si longtemps la parole (du vers 21 au vers 322, le dernier de la *Satire*), sans faire la moindre objection, à un homme dont il ne saurait approuver les propos. Mais Umbricius est loin de se contenter d'exagérer [42] ses griefs, comme il arrive souvent à un homme en colère et comme il est d'usage, dit-on, dans le genre satirique. A force de parler pour se justifier de quitter Rome et pour soulager sa bile, il se découvre, comme tant d'autres, non seulement victime de beaucoup d'illusions, mais aussi rempli de contradictions. Lui qui s'en prend si vivement aux Grecs, et déclare qu'il ne peut supporter une Rome grecque (60-61), il le fait après avoir dit qu'il allait se retirer à Cumes, ville grecque illustrée par Dédale, comme il le précise lui-même (24-25) [43]. Il se proclame honnête et incapable de mentir (40), tout en déplorant de ne pas réussir comme les autres dans l'art de la flagornerie (92-93). Il juge scandaleuse l'invasion de Rome par des filles venues de l'Orient grec, de Syrie, louves barbares (62-66), mais il regrette de devoir hésiter, à cause du prix, à faire descendre Chioné du siège où elle est juchée (133-136). Il considère comme une nouveauté que désormais, pour savoir quelle place accorder à quelqu'un, on s'attache d'abord à son *census*, à sa fortune (140), mais il oublie que les Romains sont classés d'après leur *census* depuis des siècles : depuis le roi Servius Tullius [44] ; il ne tient pas compte de ce que c'est depuis Lucilius qu'est fort répandu dans la littérature latine le lieu commun selon lequel à Rome on n'a de vraie personnalité que si l'on est riche [45] ; et il se garde bien de relever qu'une hiérarchie sociale fondée sur l'argent est moins injuste qu'une hiérarchie fondée sur la naissance, la première étant mobile, la seconde immuable. Il présente aussi comme une nouveauté le fait que la pauvreté rende ridicule, mais Plaute l'avait déjà signalé [46]. Il s'estime excessivement démuni, paralysé par la médiocrité de

41. VII, 3-6 : *...cum iam celebres notique poetae*
balneolum Gabiis, Romae conducere furnos
temptarent, nec foedum alii nec turpe putarent
praecones fieri (trad. de P. de Labriolle et F. Villeneuve).

42. Exagérations relevées notamment par W. S. Anderson, « Anger in Juvenal and Seneca », dans *California Publications in Classical Philology*, 19, 1964, réimpr. dans *Essays in Roman Satire*, éd. par W. S. Anderson, Princeton, 1982, p. 382, et S. H. Braund, *Beyond Anger*, Cambridge, 1988, p. 12.

43. Cf. R. A. LaFleur, « Umbricius and Juvenal Three », (*o. c.*, n. 14), p. 401-405.

44. Cf. C. Nicolet, *Rome et la conquête du monde méditerranéen*, 1 : *Les structures de l'Italie romaine*, Paris, 1977, p. 190-195.

45. Cf. J. Gérard, « La richesse et le rang dans les " *Satires* " de Juvénal », dans *Index*, 13, 1985, p. 277. Cf., *e. g.*, Publil. *Sent.* I P. 9 : *Pecunia est cui regimen est rerum omnium* ; Sen. *Epist.* 115,11 : *Admirationem nobis parentes auri argentique fecerunt ;* Petron. *Sat.* 14,2 : *Quid facient leges, ubi sola pecunia regnat, / aut ubi paupertas uincere nulla potest ?*

46. Plaut. *Stich.* 176-177 : *Propter pauperiem hoc adeo nomen repperi* (*Gelasinus* formé sur γελάω),
Eo quia paupertas fecit ridiculus forem.
(texte relevé par F. Bellandi, *Etica diatribica e protesta sociale nelle satire di Giovenale*, Bologna, 1980, p. 41-42.

ses ressources (164-166), mais il possède des esclaves (166-167). Les pauvres dont il déplore le sort ne sont pas du tout les indigents, mais les gens qui, tout en étant loin d'être démunis, n'ont pas le cens équestre de 400 000 sesterces [47]. Tout au plus admet-il qu'il vit dans une *ambitiosa paupertas* : tenu dans sa pauvreté par un désir de paraître plein de prétention, mais il avance comme excuse que tout le monde serait dans le même cas (181-182). Il considère comme un droit acquis qui devrait être maintenu quoi qu'il arrive de passer en toute circonstance avant quiconque n'est pas né citoyen (81-83). Il reproche aux patrons leur pingrerie, mais n'admet pas d'avoir lui-même, lors de cérémonies, à grossir d'un pourboire le pécule d'esclaves qui lui paraissent trop bien mis (186-189). Il prétend que le pauvre ne peut dormir dans un appartement de location, mais que le riche peut fort bien y arriver quand il se fait porter au-dessus de la foule dans sa litière aux fenêtres closes (235-242). Ses derniers mots semblent bien découvrir une ultime contradiction : il promet à Juvénal de venir pour être un auditeur, *auditor*, ou même un « supporter », *adiutor*, de ses *Satires* chaque fois que celui-ci passera de Rome à son cher Aquinum [48], beau compliment à un poète qui avait refusé dès son premier vers de n'être toujours qu'auditeur, *auditor*, de banalités (I,1-14) et qui venait de présenter comme l'un des pires dangers de Rome « les poètes débitant leurs vers en plein mois d'août » (III,9) ; mais il vient de se montrer, tout au long de 300 vers, porté à accaparer la parole plutôt qu'à écouter, si bien que sa promesse risque fort de n'avoir pas plus de valeur que celle du fâcheux qui avait promis à Horace d'être son grand « supporter », *magnum adiutorem* (*Sat.* I,9,45-46). Juvénal, en multipliant les traits de ce genre, ne donne pas seulement beaucoup d'humanité à son personnage : il confirme que celui-ci ne saurait être purement et simplement son porte parole. A force de parler, Umbricius se découvre lui-même, non plus seulement tel qu'il s'imagine être ou veut paraître, mais tel qu'il est, avec ses illusions et ses petitesses, prétentieux qui cherche à utiliser les autres plutôt qu'à les servir.

On objectera encore que Juvénal nous montre néanmoins en lui un homme attaché aux nobles valeurs d'autrefois. Les premiers mots de ce personnage sont en effet pour déplorer qu'il n'y ait plus de place à Rome pour les *artes honestae*, les activités honorables, et qu'il n'y ait plus d'*emolumenta laborum*, de récompense pour les efforts, entendons « les efforts respectables » (21-22). Il se refuse à mentir (41). Il prend la défense des autochtones honnêtes contre les méfaits d'une invasion d'étrangers malhonnêtes. Il proteste longuement contre la place tenue par les arrivistes prêts à tout pour parvenir à leurs fins. Il plaide pour les enfants dont les espérances sont trahies (84-85 ; cf. XIV, 47) et a même un mot de commisération pour de petits escla-

47. Cf. III, 152-155 et V, 130-134.

48. III, 318-322 : ... *Ergo uale nostri memor, et quotiens te*
Roma tuo refici properantem reddet Aquino
me quoque ad Heluinam Cererem uestramque Dianam
conuerte a Cumis. Saturarum ego, ni pudet illas,
auditor gelidos ueniam caligatus in agros.

Auditor est la leçon de *P R W F* k^3, mais, *lectio difficilior*, c'est *adiutor* qu'on lit dans P^2 r^2 **Ω**, selon R. Marache, *o. c.*, n. 1.

ves (253 ; cf. XIV, 16-17). Il s'indigne de ce que l'argent prenne une place telle que la moralité n'est plus prise en considération (140), que la pauvreté rend ridicule (151-152) et que tout s'achète (184). Il voudrait retrouver la simplicité (223-231) et l'innocence d'autrefois (312-314). Ainsi, il est convaincu de démontrer que les gens de bien comme lui n'ont effectivement plus de place à Rome, comme il le dit en introduction et en conclusion de son réquisitoire (21-29a et 315-316) : ils y sont désormais dépassés (29b-125), pire, méprisés (126-189), pire encore, privés de toute sécurité (190-314). Mais bon nombre des déclarations d'Umbricius amènent à se demander si, en ce qui le concerne, il faut prendre au pied de la lettre toutes ces belles affirmations, même si bon nombre d'entre elles correspondent à des idées qui sont effectivement celles de Juvénal.

On comprend certes qu'il soit indigné par la réussite de beaucoup de Tartuffe et de Topaze, en un temps où, selon Pline le Jeune aussi, Rome est devenue « une cité où la coquinerie et la malhonnêteté sont non pas moins mais beaucoup plus récompensées que l'honneur et le mérite » [49]. On comprend aussi qu'il ne tienne pas à ressembler à tous ces individus peu recommandables. Mais les gens honnêtes doivent-ils leur laisser le champ libre en se retirant pour cultiver leur jardin plutôt que de leur résister jusqu'au bout, comme l'enseignaient les stoïciens et Juvénal lui-même ? Est-il si isolé qu'il n'ait vraiment plus d'autre solution que la fuite ? Ce n'est en tout cas pas la solution adoptée par l'auteur ! Umbricius condamne en bloc tous les riches de son temps, comme s'il n'y avait pas parmi eux des hommes de la qualité de Pline le Jeune ; il s'en prend tout particulièrement aux Grecs, sans s'inquiéter de ce que son propre nom, Umbricius, peut donner à penser qu'il appartient à une famille originaire d'Ombrie [50], à une famille donc qui, quelques siècles plus tôt, avait eu elle aussi de quoi être considérée comme étrangère à Rome. Il n'évoque pas plus qu'un instant, au vers 61, la différence que les Romains faisaient d'ordinaire entre ceux qui venaient de Grèce propre et les autres [51] : dans tout le reste de son réquisitoire, il ne fait plus la moindre distinction entre eux. Il leur reproche à tous d'être capables de toutes les turpitudes. Il leur reproche même de savoir se faire grammairiens, rhéteurs, géomètres, peintres, médecins [52]. Ils ont le tort à ses yeux, pourrait-on dire, d'avoir le dynamisme d'un Figaro, sans s'embarrasser des anciennes valeurs ou anciens préjugés. Umbricius est tout surpris de ce que les patrons préfèrent des hommes de ce genre, actifs et dévoués, à des clients qui estiment en faire toujours trop et ne jamais recevoir assez ! « Il n'y a plus de place pour un Romain, déclare-t-il, là où règne un Protogène, un Diphile, un Hermarque » [53]. Ces

49. Plin. II, 20,12 : Ἀλλὰ τί διατείνομαι *in ea ciuitate, in qua iam pridem non minora praemia, immo maiora, nequitia et improbitas quam pudor et uirtus habent ?* confirmation de ce que dénonce Juvénal en I, 30-76.

50. Pour les autres interprétations qui ont été données de ce nom, cf. R. A. LaFleur, « Umbricius and Juvenal Three », (*o. c.*, n. 14), p. 385-391.

51. III, 61. Cf. B. Isaac, *The Invention of Racism...* (*o. c.*, n. 6), p. 318.

52. Cf. III,75-80.

53. III, 119-120 : *Non est Romano cuiquam locus hic, ubi regnat*
Protogenes aliquis uel Diphilus aut Hermarchus (trad. de P. de Labriolle et F. Villeneuve).

noms ne sont pas sans signification. On connaissait Protogène, peintre et sculpteur de la fin du IVe siècle célébré par Pline l'Ancien, Diphile auteur de la Nouvelle Comédie, et Hermarque successeur d'Épicure [54]. Umbricius ne supporte pas les étrangers talentueux. Cela n'a rien d'invraisemblable. Il est bien arrivé qu'en France certains estiment nécessaire de refuser la candidature de grands artistes et savants étrangers à nombre d'emplois du seul fait qu'ils n'avaient pas les titres français. En réalité ce qu'Umbricius reproche aux Grecs, c'est essentiellement de réussir mieux que lui [55]. Mais pour ménager son amour propre et ne pas se défaire de ses préjugés, il met en avant des griefs moraux, et pratique des généralisations à partir des cas effectivement scandaleux, en se gardant bien de relever que, comme l'a observé P. Petit, les affranchis étaient pour la plupart, sous le règne même de Néron, « capables, instruits et fidèles » [56].

Quand il s'écrie : « cela vraiment ne compte-t-il pour rien que mes regards d'enfant se soient emplis du ciel de l'Aventin, que je me sois nourri d'olives de la Sabine » [57], il plaide certes de façon émouvante pour que soient respectés les droits des autochtones, pour que ne soient pas bafoués les espoirs des enfants. Mais faut-il pour autant le suivre au point d'attacher plus d'importance à la naissance qu'au travail et au mérite ? Un Figaro aurait objecté que, si la naissance peut faciliter les débuts dans la vie, il ne serait pas très moral qu'il suffise de se donner la peine de naître !

En fait Umbricius apparaît comme un homme qui s'indigne de ne pas pouvoir continuer à recevoir plus que les autres en donnant moins qu'eux, de ne pas pouvoir maintenir ce qu'il faut bien appeler ses privilèges, un homme qui se drape dans la défense des valeurs et condamne en bloc ceux qui ne sont pas comme lui, pour ne pas reconnaître ses propres limites. Plein de suffisance, fainéant, jaloux, envieux [58], ce n'est pas exactement l'arrivée d'immigrants qui le chagrine — il ne mentionne même pas ceux qui ne sont pas Grecs —, ce qu'il ne supporte pas, ce sont ceux qui ressemblent à Figaro, ceux que l'on appelle aujourd'hui des « self made men ». Il se donne bonne conscience en reconstruisant le passé, en opérant constamment des généralisations hâtives, incapable de sortir de sa vision manichéenne du monde : il ne croit qu'à ce qui lui paraît étayer son point de vue. On peut dire en quelque sorte, avec B. Fruelund Jensen, que, comme Naeuolus, il est en réalité un homme qui « essaie de rationaliser » sa situation [59].

54. R. A. LaFleur, « Umbricius and Juvenal Three », (*o. c.*, n. 14), p. 426, n. 440, est l'un des rares à avoir relevé la portée de ces vers.

55. Cf. III, 58-60 ; 81-83

56. P. Petit, *Histoire générale...* (*o. c.*, n. 11), p. 141.

57. III, 84-85 : *Vsque adeo nihil est, quod nostra infantia caelum*
hausit Aventini baca nutrita sabina ? (trad. de P. de Labriolle et F. Villeneuve).

58. Cf. S. H. Braund, *Beyond Anger*, Cambridge, 1988, p. 12-13.

59. B. Fruelund Jensen, *Martyred and Beleaguered Virtue...* (*o. c.*, n. 16), p 188. Cf. aussi, *ibid.*, p. 197, la conclusion : « Sat. 3 is not the autobiographical portrait of a poor client, but the pathetic and humorous portrait of an individual who, in a 'sandwiched' social situation, with his patron discarding him and the talented Greek ousting him, tries to rationalize his actions in traditional and obsolete terms, in a frantic and, except to himself, unsuccessful attempt to get away with his *dignitas* intact ».

Distinguer ainsi le personnage de l'auteur ne met pas Juvénal en contradiction avec lui-même : cela évite au contraire de taxer son œuvre d'incohérence. Le poète n'a certes pas une haute idée de ses contemporains [60], et il marque à l'occasion un dédain particulier pour les chevaliers d'Asie Mineure [61] ; mais d'ordinaire il ne fait pas de différence entre les gens qui sont nés citoyens et les autres : il ne s'en prend pas systématiquement à tous ceux qui parmi ses contemporains portent un nom grec [62] : dans la *Satire* IV il parle même avec éloge de Pégase, préfet de Rome sous Domitien [63], en le présentant comme « le meilleur et le plus loyal interprète des lois » [64] ; il relève dès la *Satire* II que « ce qui se fait maintenant dans la ville du peuple victorieux, ceux que nous avons vaincus ne le font pas » [65] ; et il reprend peu après dans la *Satire* VI, 84, que Canope même condamne la monstruosité des mœurs romaines [66]. Et lui, ce ne sont pas les Grecs qu'il rend responsables : il précise aux vers 298-300 : « C'est l'obscène argent qui le premier importa chez nous les mœurs étrangères ; c'est la richesse corruptrice qui, par son luxe honteux, a brisé l'œuvre des siècles » [67]. Sa vision est aussi sombre que celle de Sénèque [68]. Loin de prôner ailleurs le racisme, il a dénoncé la vanité de ses fondements tels que le lieu de naissance et le climat. Il relève en effet dans la *Satire* X, 48-50, que « la sagesse (de Démocrite) démontre que de grands hommes, capables de donner de beaux exemples, peuvent naître dans la patrie des moutons et sous un air épais » [69]. Et, réciproquement, il ajoute dans la *Satire* XIV, 41-42, qu' « un Catilina pourrait se trouver chez tous les peuples, sous tous les climats » [70]. Il avait alors déjà précisé dans la *Satire* VIII que ce n'est pas la naissance qui fait la valeur d'un homme : *nobilitas sola est atque unica uirtus*, « la seule et unique noblesse, c'est la vertu » (20), et il en avance comme preuve le grand Marius d'abord ouvrier agricole (245-246) et le roi Servius Tullius fils d'une esclave (259) [71], après avoir reproché à un Rubellius Blandus, « d'être tout gonflé de l'antique généalogie des

60. Cf. I, 147-150.
61. Cf. VII, 13-16.
62. Cf. W. J. Watts, « Race Prejudice in the *Satires* of Juvenal », dans *Acta Classica*, 19, 1976, p. 102.
63. Cf. R. Marache, *Juvénal... (o. c.*, n. 1), p. 102.
64. Cf. IV, 77-81, et J. Gérard, *Juvénal et la réalité contemporaine* (*o. c.*, n. 23), I, p. 347.
65. II, 162-163 : *sed quae nunc populi fiunt uictoris in urbe,*
non faciunt illi quos uicimus (trad. de P. de Labriolle et F. Villeneuve). Cf. XIII, 23-27.
66. VI, 84 : *prodigia et mores Vrbis damnante Canopo.*
67. VI, 298-300 : *Prima peregrinos obscaena pecunia mores*
intulit, et turpi fregerunt saecula luxu
diuitiae molles (trad. de P. de Labriolle et F. Villeneuve). Cf. déjà I, 110-116.
68. Cf., *e.g.*, Sen. *Ir.* III, 26,4 ; *Epist.* 41,2 ; 94,54-55 ; 97,1, ainsi que *BV.* 12,8 et déjà Hor. *O.* III, 6,43-49.
69. X, 48-50 : ... *(Democritus) cuius prudentia monstrat*
summos posse uiros et magna exempla daturos
ueruecum in patria crassoque sub aere nasci (trad. de P. de Labriolle et F. Villeneuve).
70. XIV, 41-42 : ...*et Catilinam*
quocumque in populo uideas, quocumque sub axe (trad. de P. de Labriolle et F. Villeneuve).
71. Cf. Cic. *Rep.* II,37. Tite Live, I,39, il est vrai, conteste l'opinion qui faisait de ce roi le fils d'une esclave, mais, comme l'a noté J. Heurgon, *Tite Live, « Ab urbe condita », Liber Primus*, Paris, 1970, p. 136, il le fait « dans un naïf désir d'assurer à Ser. Tullius une bonne naissance ».

Drusus , comme s'il avait fait lui-même quelque chose pour mériter d'être noble » (39-41) [72]. Il rabat les prétentions de ceux qui se croient supérieurs par leur naissance en finissant par déclarer que tout le monde descend d'un berger ou pire (272-275). Mais, loin de vouloir rabaisser ou écarter ceux qui ont un statut inférieur au sien, il soutient dans la *Satire* XV que la sensibilité, « par les liens de sympathie et de solidarité qu'elle crée, a été le principe et le ferment de toute civilisation », comme l'ont écrit P. DE LABRIOLLE et F. VILLENEUVE pour résumer les vers 131-158 [73]. Il avait déjà insisté dans la *Satire* X sur la vanité du vœu primordial des hommes, la richesse, et sur l'idée que les seuls biens véritables sont ceux de l'être intérieur.

La lecture que nous proposons de la *Satire* III, en distinguant le personnage de son auteur, ne permet pas seulement de reconnaître plus de cohérence dans l'œuvre de Juvénal : elle permet aussi de mieux saisir la portée et l'actualité de cette Satire.

En donnant à percevoir les limites de la position d'un Umbricius, et plus particulièrement de sa haine des étrangers qu'il appelle Grecs, Juvénal ne prêchait pas dans le désert : il apportait son appui à l'un des aspects les plus positifs de la politique romaine : l'assimilation progressive des anciens vaincus, la volonté d'accorder peu à peu la citoyenneté à tous les hommes libres de l'empire. Rome, constituée depuis sa fondation d'hommes d'origines diverses, avait toujours su, malgré les résistances, donner une place en son sein à des hommes talentueux comme Liuius Andronicus, Caecilius Statius ou Térence... L'empereur Claude avait plaidé au sénat en faveur de l'intégration de notables gaulois avec des arguments de poids [74], rappelant que nombre de familles patriciennes, comme les *Iulii*, venaient de cités qui avaient d'abord été ennemies de Rome, et précisant : « quelle autre cause perdit les Lacédémoniens et les Athéniens, malgré leur puissance militaire, sinon qu'ils écartaient les vaincus comme des gens d'une autre race (*pro alienigenis*) ? Au contraire, le fondateur de notre Etat, Romulus, fit preuve d'une telle sagesse que bien des peuples, le même jour, il les eut pour ennemis, puis pour concitoyens. Des étrangers ont régné sur nous ; des fils d'affranchis ont accès aux magistratures, non pas, comme bien des gens le croient à tort, par une innovation récente, mais selon une pratique fréquente de l'ancienne république » [75]. Bientôt, au milieu du II^e^ siècle, Apulée allait pouvoir dans son *Apologie* (24,1) se déclarer sans gêne « demi-Numide et demi-Gétule », et, au début du III^e^ siècle, la Constitution antonine accorder la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de

72. VIII, 39-40 : ... *Rubelli*
Blande. Tumes alto Drusorum stemmate, tamquam
feceris ipse aliquid propter quod nobilis esses (trad. de P. de Labriolle et F. Villeneuve).

73. *Juvénal, Satires*, texte établi et traduit par P. DE LABRIOLLE et F. VILLENEUVE, deuxième édition revue et corrigée, Paris, 1931, p. 186.

74. Cf. Tac. *Ann.* XI, 24 ; texte relevé à juste titre par B. ISAAC, *The Invention of Racism* (*o. c.*, n. 6), p. 419.

75. Tac. *Ann.* XI, 24,4 (traduction P. Wuilleumier).

l'empire sans que cela change la condition de beaucoup d'hommes, tant l'évolution était déjà avancée [76].

En même temps, en tendant à réhabiliter les formes jusque là méprisées du travail, et en donnant à rire de ceux qui, au nom de droits acquis, ne se soucient que de leurs propres ressources et tournent le dos à la solidarité humaine, Juvénal aidait dans la mesure de ses moyens les écoles philosophiques qui s'efforçaient d'enseigner ce que sont les biens véritables [77], et plus particulièrement les stoïciens qui tenaient le travail pour un instrument de perfectionnement moral [78] et qui allaient jusqu'à prôner l'amour pour tous les hommes en général et chacun en particulier, même s'ils étaient esclaves, même s'ils nous empêchaient de progresser vers la vertu [79]. En outre, il montrait de l'intérieur comment des gens qui sont privilégiés, souvent sans même se rendre compte à quel point ils le sont, ont du mal à voir les choses en face, et peuvent mettre en avant des jugements a priori, des condamnations en bloc et de beaux principes, sans s'aviser de leurs propres limites et contradictions, d'autant plus attachés à leurs positions de principe qu'il leur serait difficile à supporter de prendre conscience de leurs limites et de devoir en tirer les conséquences, comme ce fut le cas de beaucoup d'hidalgos en Espagne au XVI^e^ siècle, qui refusaient de travailler de leurs mains et rejetaient tout ce qui n'était pas de bonne naissance espagnole [80]. Ces personnages sont d'autant plus difficiles à éclairer qu'ils n'ont pas toujours tort dans leurs protestations contre le cours des choses [81]. Un des moyens les moins inefficaces pour lutter contre les illusions est le rire, comme allaient fort bien le comprendre les philosophes des lumières. Mais, malheureusement, ceux qui auraient le plus besoin de découvrir le ridicule des positions extrêmes sont généralement ceux qui ont le plus de mal à le percevoir.

Juvénal a vu en Umbricius un ami, comme Philinte en Alceste. Il est sans illusions sur les hommes, mais il se rend bien compte que les condamnations massives et la fuite ne résolvent rien. Il affronte lucidement les problèmes de son temps, et de beaucoup d'autres, en accord avec les meilleurs de ses contemporains et avec la technique qui lui paraît la plus appropriée à la situation et à son talent. Thierry le Luron n'a-t-il pas fait de même, sur des problèmes cruciaux de notre temps, en mettant en scène et en laissant parler un autre personnage, Glandu ?

76. Cf. aussi B. ISAAC, *The Invention of Racism... (o. c.*, n. 6), p. 144 et 344, évoquant Lucien en citant *L'assemblée des dieux*, 7, et *Le pêcheur ou les ressuscités*, 19,6.

77. Cf., *e.g.*, P. GRIMAL, « Juvénal rhéteur », dans *Vita Latina*, 101, 1986, p. 8.

78. Cf., *e.g.*, P. PETIT, *Histoire générale...* (*o. c.*, n. 11), p. 230.

79. Cf., *e.g.*, C. RAMBAUX, *Tertullien face aux morales des trois premiers siècles*, Paris, 1979, p. 57-58, évoquant notamment Sen. *Clem.* II, 5,3 et ARR. *Epict.* III, 22,54.

80. Cf., *e.g.*, M. Molho, dans *Romans picaresques espagnols*, édition établie par M. MOLHO et J.-F. REILLE, Paris, 1968, p. XVII-XVIII.

81. Cf. aussi B. ISAAC, *The Invention of Racism...* (*o. c.*, n. 6), p. 512 : « It is precisely an essential characteristic of stereotypes and generalizations that some of them are indubitably true, while more of them have very little basis in reality or no basis at all ».